

Joëlle BEAUCAMP, Françoise BRIQUEL-CHATONNET,
Christian Julien ROBIN (éds.), *Juifs et chrétiens en
Arabie aux v^e et vi^e siècles : regards croisés sur les
sources* (Paris, 2010)

Claire Fauchon



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/beo/1187>

DOI : 10.4000/beo.1187

ISSN : 2077-4079

Éditeur

Presses de l'Institut français du Proche-Orient

Référence électronique

Claire Fauchon, « Joëlle BEAUCAMP, Françoise BRIQUEL-CHATONNET, Christian Julien ROBIN (éds.), *Juifs et chrétiens en Arabie aux v^e et vi^e siècles : regards croisés sur les sources* (Paris, 2010) », *Bulletin d'études orientales* [En ligne], Comptes rendus d'ouvrages de Sciences religieuses, mis en ligne le 07 février 2014, consulté le 12 mai 2022. URL : <http://journals.openedition.org/beo/1187> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/beo.1187>

Ce document a été généré automatiquement le 12 mai 2022.

© Institut français du Proche-Orient

Joëlle BEAUCAMP, Françoise BRIQUEL-
CHATONNET, Christian Julien ROBIN
(éds.), *Juifs et chrétiens en Arabie aux
V^e et VI^e siècles : regards croisés sur les
sources* (Paris, 2010)

Claire Fauchon

RÉFÉRENCE

Joëlle BEAUCAMP, Françoise BRIQUEL-CHATONNET, Christian JULIEN ROBIN (éds.), *Juifs et chrétiens en Arabie aux V^e et VI^e siècles : regards croisés sur les sources* [Actes du colloque de novembre 2008], Paris, Association des amis du Centre d'histoire et civilisation de Byzance, 2010 (Monographies, 32), 302 p. ISBN : 9782916716237.

1 Issues d'un colloque qui s'est tenu à Paris en novembre 2008, ces quinze contributions s'intéressent au massacre de Nağrān (523), un événement majeur dans l'histoire de l'Arabie au VI^e siècle et exceptionnellement bien documenté.

2 Au début du IV^e siècle, les rois de Ḥimyar réussissent à fédérer l'ensemble du Yémen. Par choix politique, dans les années 380, ils rejettent le polythéisme, pour adopter un « monothéisme judaïsant » (cf. intervention de M. Detorki), sans pour autant faire du judaïsme leur religion officielle. Au début du VI^e siècle, le royaume de Ḥimyar domine alors un vaste territoire (centré sur le Yémen actuel avec des extensions en Arabie centrale et occidentale). Mais leurs ennemis séculaires, les Aksumites

(qui dominent l'Éthiopie et sur lesquels, vers 270, les Ḥimyarites avaient remporté de grandes victoires à l'origine de leur fortune politique) parviennent à annexer une partie du territoire ḥimyarite et à vassaliser le royaume, jusqu'à lui imposer des rois chrétiens. En 522, un prince juif, Yūsuf (Joseph) Aśar Yathar se révolte contre la tutelle d'Aksūm. Sa priorité est de reprendre le contrôle des régions côtières. Dans ces circonstances, il assiège la ville dissidente de Nağrān et massacre la population chrétienne qui s'y trouve. En réaction, le prince aksumite, Caleb (de son nom biblique), soutenu par les autres royaumes chrétiens, entreprend une vaste expédition contre Nağrān. Le prince Joseph est tué au cours des opérations et Caleb apparaît comme le grand vainqueur des événements. Il place un roi chrétien à la tête du royaume de Ḥimyar, fait exécuter les habitants juifs du royaume, construit des églises un peu partout sur le territoire et finit par se retirer en Éthiopie.

3 Au-delà de la volonté de reconstituer la trame historique des événements, de dresser le catalogue des sources disponibles et d'examiner les traditions textuelles complexes, les questions posées dans ce volume sont beaucoup plus vastes, visant notamment à éclairer les enjeux politiques, religieux et géostratégiques de cette région. Il s'agit ainsi de reconstituer l'histoire des rapports entre juifs et chrétiens au VI^e siècle de notre ère, de retracer l'histoire des rapports entretenus avec les royaumes environnants (Perse et Byzance) et d'aborder la question des rivalités religieuses (notamment les incidences des rivalités entre chalcédoniens, miaphysites, et nestoriens) en Arabie du Sud préislamique.

4 Ce volume fait suite à plusieurs ouvrages parus entre 2007 et 2010 et deux autres volumes doivent compléter les recherches en cours, ce qui témoigne de la vitalité des études françaises dans ce domaine et de l'activité du groupe de travail pluridisciplinaire qui s'est mis en place.

5 Ce volume-ci se présente en trois parties qui mêlent logiques historique et historiographique. La première plante le décor et vise à éclairer le contexte

COLLÈGE DE FRANCE - CNRS
CENTRE DE RECHERCHE D'HISTOIRE
ET CIVILISATION DE BYZANCE
MONOGRAPHIES 32

**JUIFS ET CHRÉTIENS EN ARABIE
AUX V^e ET VI^e SIÈCLES :
REGARDS CROISÉS SUR LES SOURCES**

édité par

Joëlle BEAUCAMP, Françoise BRIQUEL-CHATONNET,
et Christian JULIEN ROBIN



ACHRByz

géographique et historique. La deuxième porte sur la naissance des multiples et complexes traditions textuelles, la troisième sur le développement de ces traditions.

- 6 Jérémie Schiettecatte commence par confronter les données archéologiques et les sources écrites. Sa contribution (bien illustrée par des cartes, des plans et des photographies) présente al-Uḥdūd, le principal site de la vallée, et les données qui permettent de le dater et de l'identifier comme le site de Nağrān. Site de carrefour, cette oasis constitue une étape au croisement des routes du Levant et du Golfe persique. Ce site comporte une zone d'habitat fortifié décomposée en trois secteurs. Le premier secteur, occupé du IV^e s. avant J.-C. au IV^e s. après J.-C., avait nettement une vocation défensive. La présence de citernes dans le deuxième secteur indiquerait la localisation d'un point d'eau. Sans doute fortifié, le dernier secteur relève d'une planification urbaine, puisque toutes les structures d'habitat suivent la même orientation et s'articulent autour d'un axe central de circulation (SO-NE). La céramique retrouvée en surface indique une occupation pendant la période sassanide (ou au tout début de la période islamique). Une différence de matériaux et d'aménagement des structures semble distinguer le secteur central fortifié et les secteurs extra-muros. P. Lippens avance une explication chronologique (« deux secteurs contemporains ou juxtaposition de plusieurs agglomérations successives », p. 24), là où J.-F. Breton donne une explication sociale (« le bâti refléterait une différence de statut social », p. 24). J. Schiettecatte conjugue ces deux hypothèses : selon lui, une extension en direction du SO de l'espace fortifié intervient au début de l'ère chrétienne jusqu'à ce que ces secteurs soient à leur tour abandonnés au profit d'un espace situé au NE, à l'habitat non fortifié et moins monumental.
- 7 Par l'examen minutieux des inscriptions et leur étude onomastique, J. Schiettecatte démontre que le site d'al-Uḥdūd correspond bien à l'antique Nağrān. De fait, les sources antiques indiquent deux sites concurrents : Nağrān et Zirbān (p. 29), mais l'archéologie n'en dévoile qu'un seul. L'auteur fonde sa démonstration sur le fait qu'une vallée, une tribu et une ville peuvent être désignées sous le même nom. Il conviendrait alors de voir dans l'expression « la ville de Nağrān » un raccourci de « la ville de la tribu de Nağrān », désignée alors comme Zirbān. Il formule aussi une deuxième hypothèse, non contradictoire : Zirbān désignerait le site d'al-Uḥdūd (voire son centre fortifié), tandis que Nağrān désignerait l'oasis dans son ensemble. L'auteur résume sa thèse p. 30 et ne manque pas de souligner que l'identification du site d'al-Uḥdūd à celui de Nağrān pose encore un certain nombre de problèmes : ainsi, un siège est attesté au VI^e siècle, or l'archéologie indique l'absence d'occupation postérieure au IV^e siècle. Néanmoins, comme toute la zone intra-muros n'a pas été fouillée, il pourrait rester un secteur abandonné à une époque postérieure ou réinvesti au VI^e siècle. Par ailleurs, il ne reste pratiquement aucun vestige chrétien, mais le site a peut-être été la cible d'expéditions. La conclusion (p. 33-35) résume l'ensemble des données présentées pour les insérer dans le contexte historique connu.

- 8 Dans une contribution qui s'appuie sur un grand nombre de citations de sources primaires, deux cartes et des photographies, Christian Julien Robin propose ensuite une vaste synthèse de l'histoire économique, politique, institutionnelle et religieuse de Nağrān, « verrou » du Yémen (p. 42) au VI^e siècle. Cette oasis bénéficie d'un climat tempéré et se distingue par la richesse de son sol et l'abondance de ses ressources en eau. Résidence royale, puis fédération de communes, Nağrān a toujours conservé un roi et constitue une place commerciale et financière majeure de l'Antiquité à l'époque tardo-antique. Nağrān est aussi le seul siège épiscopal de l'Arabie. Après avoir étudié l'organisation de la société et les institutions de Nağrān, C. Julien Robin souligne que pendant cinq siècles, le pouvoir a été partagé entre un délégué du souverain et un responsable de la population locale, dans une remarquable continuité.
- 9 L'auteur décrit ensuite les évolutions religieuses de Nağrān. La Nağrān polythéiste reste assez méconnue. Au cours du dernier tiers du IV^e siècle, les souverains ḥimyarites ont choisi le judaïsme afin de faciliter l'unification du royaume, peut-être aussi parce que la population aspirait à une religion plus personnelle et plus spirituelle. La présence de juifs réfugiés (notamment après les révoltes en Palestine et en Égypte aux I^{er} et II^e siècles), la rivalité avec le royaume chrétien d'Aksum allié en outre aux Byzantins depuis le IV^e siècle et l'alliance avec les Sassanides peuvent également expliquer le choix de cette religion qui a permis au royaume de Ḥimyar de prendre progressivement le contrôle de l'Arabie centrale et occidentale. Au milieu du V^e siècle, le christianisme est introduit à Nağrān (grâce aux missions des anti-chalcédoniens de Syrie du Nord et sans doute par l'intermédiaire d'un marchand converti, comme les traditions nestorienne et anti-chalcédonienne l'attestent). Les années 470-500 marquent la montée en puissance des chrétiens dont le prosélytisme inquiète les autorités ḥimyarites qui commencent à poursuivre certains responsables (un prêtre est décapité, un évêque lapidé), suscitant quelques réactions dans les milieux chrétiens environnants (Jacques de Saroug). À partir des années 500, d'importants changements rompent les équilibres politiques et religieux de la région : trois rois sans ascendance royale se succèdent sur le trône de Ḥimyar, les Éthiopiens mènent deux expéditions, ce qui finit par entraîner le passage de Ḥimyar sous la tutelle éthiopienne. Il faut donc noter que le christianisme inquiète déjà avant le massacre de Nağrān et qu'une première répression anti-juive a déjà eu lieu bien avant 523. L'auteur propose une utile synthèse chronologique sous forme de tableau (p. 78-79).
- 10 C. Julien Robin cherche ensuite à confronter la synthèse énoncée avec un texte spécifique, *le Martyre d'Azqīr*. Ce texte hagiographique assez court, qui nous est parvenu en langue guèze (mais ce n'est sans doute pas la langue de rédaction), se compose d'un prologue et de quatre chapitres. Il rapporte la vie d'un prêtre de Nağrān qui meurt décapité par un juif. L'étude des toponymes, des anthroponymes, des ethnonymes (dans les inscriptions et les textes) permet de conclure que plusieurs données inconnues de la tradition manuscrite sont véridiques au regard de la documentation épigraphique. Vraisemblablement, la version initiale du *Martyre d'Azqīr* a été rédigée à partir de documents d'archives assez fiables, à Nağrān (ou par une personne originaire de Nağrān), en langue arabe, à une date où l'arabe a acquis le statut de langue littéraire, i.e. à une période assez tardive, au VIII^e siècle au plus tôt.

- 11 Iwona Gajda s'intéresse ensuite à la nature du monothéisme en Arabie du Sud préislamique et dresse un inventaire des sources disponibles et des informations qu'elles recèlent. Selon elle, si la nature de ce monothéisme reste à définir, les raisons de son adoption semblent claires : il s'agit d'un choix politique pour renforcer l'unité de l'État et la cohésion sociale.
- 12 Les sources épigraphiques constituent une grande part de la documentation. Nombreuses sont les inscriptions sudarabiques qui comportent des invocations à un Dieu unique appelé Maître du Ciel, Seigneur du ciel et de la terre, ou Dieu tout simplement, ou enfin « le miséricordieux », terme dont la racine RĤM est connue dans plusieurs langues sémitiques ; parfois se trouvent aussi la mention de Maître des Juifs et des invocations plus énigmatiques. Il est difficile de déterminer si les auteurs de ces inscriptions distinguaient un Dieu unique du Dieu de la communauté d'Israël ou si les deux divinités étaient associées voire superposées. Le vocabulaire religieux employé ne permet pas de trancher. Toutefois, la terminologie employée dans une inscription émanant d'un noble ĥimyarite issu d'une puissante famille du royaume dénote une bonne connaissance de la loi religieuse juive. Quant au vocabulaire chrétien, il émane surtout du vocabulaire syriaque et du grec (les termes d'origine éthiopienne sont rares), ce qui n'a rien de surprenant eu égard à l'implication missionnaire des chrétiens de langue syriaque en Arabie du Sud. Les inscriptions juives en grec et en hébreu, quant à elles, sont très rares ; l'inscription de Bayt Ḥāḍir est l'unique vestige de ce type hors de Palestine daté entre le v^e siècle et le début du vi^e. Quelques épitaphes témoignent des liens entre les juifs de Palestine et les Ĥimyarites. La tradition arabe n'apporte guère de renseignements au sujet de la religion officielle sous les rois ĥimyarites. À côté des inscriptions, l'historiographie et l'hagiographie chrétiennes font l'objet d'un paragraphe très court, sans doute parce que les contributions suivantes reviennent amplement sur le sujet. M. Detorki adhère à l'hypothèse d'A.G. Lundin (le judaïsme s'apparente à la religion officielle, mais la population est superficiellement judaïsée tandis que les communautés juives de la diaspora ne sont pas complètement intégrées dans la société) ainsi qu'aux conclusions de C. Robin (Ĥimyar s'est converti au judaïsme pour des raisons essentiellement politiques, sans que ce choix ait entraîné une conversion totale de la population). L'auteur conclut qu'en Arabie du Sud, c'est un monothéisme d'inspiration juive qui domine, mais le judaïsme n'est pas pour autant la religion officielle. Le terme de « monothéisme judaïsant » est donc le plus approprié.

- 13 La deuxième partie du volume, intitulée « Naissance de la tradition », s'intéresse au trois grands textes fondateurs de la tradition : la lettre de Siméon de Beth Arsham, le *Livre des Ĥimyarites* et le *Martyre d'Aréthas*.
- 14 La première contribution concerne des recherches sur la tradition textuelle et manuscrite de la lettre de Siméon de Beth Arsham par Françoise Briquel-Chatonnet. L'auteur rappelle qu'en syriaque, l'histoire des martyrs de Ĥimyar comporte trois blocs textuels désormais bien identifiés : la première lettre de Siméon de Beth Arsham (une version courte conservée à la fois dans l'histoire du Pseudo Zacharie et dans la chronique de Zuqnin, reprise dans Jean d'Éphèse, et une autre version, longue, dite *Lettre Guidi*) ; la deuxième lettre de Siméon (ou *Lettre Shahid*) ; enfin le *Livre des Ĥimyarites* (conservé sous forme de fragments et de feuillets épars).

- 15 Les deux versions de la lettre de Siméon de Beth Arsham (la version dite « courte » et une version « longue ») suivent le même schéma et les différents épisodes y apparaissent dans le même ordre, notamment les deux plus importants : le siège de Nağrān, puis le martyre de Ḥarīt. L'antériorité de la version longue ou de la version courte est très discutée. Mais il semble que, sur plusieurs points (p. 127), la *Lettre Guidi* conserve des traces d'une rédaction antérieure à celle dont témoigne la version courte préservée dans les chroniques. La version longue serait donc le témoignage le plus proche des événements en question, car il a été prouvé que le *Martyre d'Aréthas* grec dépend pour sa première partie de la *Lettre Guidi*.
- 16 En ce qui concerne la tradition manuscrite, onze manuscrits ont été identifiés. Le tableau (p. 131) qui résume la répartition des traditions orientale et occidentale donne des résultats surprenants : la tradition ancienne est principalement occidentale (et se limite aux versions brèves incluses dans les chroniques) alors que les manuscrits récents appartiennent tous à la tradition orientale (laquelle comprend essentiellement la tradition manuscrite). De plus, les deux traditions relatives aux événements de Nağrān montrent le point de vue syro-orthodoxe et font écho aux persécutions des miaphysites dans les années 520. L'auteur conclut de manière intéressante par un parallèle avec l'œuvre de Jean d'Éphèse. Comment expliquer la diffusion d'un texte miaphysite en milieu chalcédonien et nestorien ? La tradition manuscrite est sans doute un élément d'explication. Sans pouvoir y répondre, il reste à souligner que jusqu'à la fin du XIX^e siècle, c'est toujours dans les *scriptoria* syro-orientaux qu'était copiée l'histoire des martyrs ḥimyarites, en lien pourtant avec les milieux miaphysites.
- 17 La contribution de David Taylor s'intéresse à une comparaison stylistique des textes syriaques relatifs aux martyrs ḥimyarites, notamment ceux attribués à Siméon de Beth Arsham. La volonté d'établir la datation la plus haute et l'intérêt porté aux aspects historiques ont parfois fait oublier que ces textes sont des créations et des compositions littéraires avant tout. La question de l'identité de l'auteur du *Livre des Ḥimyarites* est également source d'interrogation chez les chercheurs. Il s'agirait d'un missionnaire miaphysite né dans un village près de Séleucie sur le Tigre dans l'empire sassanide. À partir d'une étude stylistique et d'une comparaison lexicale entre les différents textes syriaques, l'auteur montre que Stephanos a juste recopié le *Livre des Ḥimyarites* et n'a pas effectué la compilation lui-même. D. Taylor rappelle qu'au VI^e siècle on observe un grand nombre d'innovations stylistiques dans la langue syriaque, même si celles-ci concernent davantage les domaines de la théologie et des traductions littéraires que l'histoire ou l'hagiographie. Citant G. Greatrex, l'auteur, après avoir dressé un tableau comparatif, conclut que les ressemblances linguistiques peuvent simplement découler du fait que ces œuvres sont issues du même milieu monastique et que leurs auteurs avaient accès aux mêmes sources. Pour finir, l'auteur propose un stemma récapitulatif et indique que si les textes ont tout au plus une dépendance littéraire, ils n'ont pas forcément d'auteurs en commun. La contribution de D. Taylor constitue donc un excellent point de départ pour des études ultérieures sur l'exactitude historique de ces textes et les liens qu'on peut établir, ou non, entre eux.
- 18 Marina Detorki examine les sources du *Martyre d'Aréthas et de ses compagnons* pour déterminer comment a procédé l'hagiographe byzantin dans son travail de compilation, une partie des sources originales étant conservée. La question est de savoir aussi si le texte dépend d'autres sources non connues ou si certaines parties sont des créations originales. Les apports propres de l'auteur sont principalement décelables

dans le prologue. Plus original, le rédacteur grec rattache l'histoire du martyr non seulement à l'Empire mais aussi à l'Église chalcédonienne de cet Empire, alors que le texte a pris naissance dans un milieu très différent. M. Detorki montre que le travail de l'auteur du texte semble témoigner d'une certaine distance avec les événements (p. 185), et d'un parti pris pour l'empereur byzantin. La polémique anti-nestorienne doit être considérée à partir de cette vision proprement romaine, et en tenant compte de l'influence d'une source syriaque anti-chalcédonienne.

- 19 Gianfranco Fiaccadori, quant à lui, s'intéresse au lieu de composition du *Martyre d'Aréthas*. Ce récit anonyme qui doit résulter d'une traduction a été écrit dans la première moitié du VI^e siècle, dans un milieu anti-chalcédonien. L'auteur avait sans doute des liens avec la Palestine et la mer Rouge, mais le lieu de rédaction le plus probable reste le Sinaï (situé justement entre la Palestine et la mer Rouge).
- 20 Joëlle Beaucamp examine le rôle (mythique ou réel) de Byzance en mer Rouge sous le règne de Justinien. Latent depuis le début du VI^e siècle, le conflit entre Byzance et la Perse ressurgit au début du règne de Justinien. I. Shahid avait conclu que les trois sources principales au sujet de la politique justinienne en mer Rouge (les *Guerres* de Procope, la *Chronique universelle* de Jean Malalas et les extraits conservés grâce à la *Bibliothèque de Photios*) faisaient référence à une même action diplomatique. G. Greatrex a contesté cette interprétation. J. Beaucamp veut ici réexaminer le dossier en s'interrogeant notamment sur l'élaboration du *Martyre* grec d'Aréthas de Naḡrān et sur la valeur historique de cette œuvre. Après avoir minutieusement réexaminé les sources, l'auteur conclut que si Procope et Malalas évoquent le même épisode (quoique la désignation des peuples soit différente), la relation d'ambassade conservée dans la bibliothèque de Photios comporte des éléments assez différents. La question principale (p. 204) étant de savoir si Nonnosos et Ioulianos appartenaient à une seule et même ambassade ou bien s'ils ont été envoyés à des dates différentes ? L'itinéraire de l'ambassade pose problème et la chronologie a été discutée. Pour J. Beaucamp, peu importe de bien pouvoir dater ces ambassades, l'idée à retenir étant que Byzance n'aurait pas joué de rôle essentiel en mer Rouge avant les années 531. Le *Martyre* grec d'Aréthas – un récit très détaillé sur la persécution des chrétiens par le souverain juif d'Arabie du Sud et la « croisade » menée ensuite par le roi d'Éthiopie – contredit, en apparence, la conclusion précédente. Mais le fait que deux des trois systèmes de datation adoptés soient byzantins, que les repères géographiques soient également byzantins, et que la présence de l'empereur byzantin soit plus marquée dans la troisième partie du *Martyrion*, tout ceci montre que le *Martyrion* grec attribue à Byzance et à son empereur un rôle de premier plan. Le *Martyrion* ne s'inspire donc pas uniquement de sources syriaques, mais contient une perspective résolument pro-byzantine, comme en témoigne la place réservée aux nestoriens, manifestement substitués aux chalcédoniens comme adversaires de la foi orthodoxe. Il n'est pas exclu que le rédacteur du *Martyrion* cherche à rapprocher les chalcédoniens des miaphysites (ce qui irait dans le sens de la politique de rapprochement menée par Justinien à cette période). Il faut retenir de cette contribution que la valeur historique du *Martyrion* est contrastée : ce texte recèle des données d'une grande précision qui témoignent d'une excellente connaissance de la situation et des événements, tout en faisant la démonstration d'ignorances importantes. Ce contraste reste à analyser en détail.

- 21 La troisième partie du volume concerne le développement de la tradition. Les contributions s'intéressent aux versions arméniennes, géorgiennes, éthiopiennes et arabes.
- 22 Bernard Outtier analyse l'apport des versions arménienne et géorgienne du *Martyre d'Aréthas*. Le *Martyrion* géorgien n'a sans doute pas été copié à partir d'un seul bloc fixe et le centre de diffusion est sans doute à situer dans les milieux palestiniens et sinaïtiques, comme par exemple le monastère de Saint Sabas vers le milieu du VIII^e siècle, mais cela reste une hypothèse. La traduction arménienne pose problème : s'agit-il d'un résumé du texte jadis complet et qui, pour les besoins de la liturgie, aurait été tronqué ? L'auteur penche plutôt pour la présence de deux traducteurs différents. S'il existe un lien avec la version grecque, alors il s'agit d'une version plus ancienne que celle qui nous est parvenue.
- 23 Paola La Spisa examine les versions arabes du martyre de Saint Aréthas. La tradition comporte deux étapes : d'une part, une version ancienne (composée elle-même d'une version primitive et d'une version abrégée secondaire), d'autre part, une version récente. Le plus ancien milieu de transmission en arabe du *Martyrion* est un milieu sud palestinien, sans doute melkite. La version abrégée provient d'une autre source que la version dite primitive car elle contient trois innovations. La version abrégée constituerait donc une deuxième étape dans l'élaboration de la version arabe. La version récente, enfin, comporte des extrapolations qui montrent que le copiste n'a pas respecté avec fidélité les modèles qu'il a utilisés. Il a pris la liberté d'ajouter des parties complètement nouvelles et originales. L'auteur de la contribution revient pour finir sur un épisode caractéristique des versions arabes : le nourrisson qui parle. Cet épisode témoigne d'une tradition riche, vivante et active du texte grec. Il n'est pas exclu que des sources d'un milieu musulman aient pu entrer en ligne de compte.
- 24 La contribution suivante est le résumé de feu le professeur Zeev Rubin au sujet de la tradition islamique de la persécution des chrétiens de Nağrān et se présente sous la forme d'un bref catalogue des différents récits et des versions qui existent.
- 25 Alessandro Bausi étudie les sources éthiopiennes du Massacre de Nağrān. À côté des sources épigraphiques (notamment les inscriptions RIE n° 195 et 191), les sources littéraires sont nombreuses, qu'il s'agisse de textes éthiopiens ou d'origine étrangère et traduits, adaptés en éthiopien. A. Bausi en dresse un catalogue raisonné pour montrer que l'impact de Nağrān a particulièrement joué dans les représentations culturelles médiévales. L'épisode du massacre est utilisé pour signifier la volonté divine d'établir un règne chrétien.
- 26 Muriel Debié s'intéresse à la nature et à la datation du *Kebra Nagast* éthiopien, longtemps considéré comme une compilation médiévale pouvant éventuellement comporter des éléments anciens. Après avoir proposé un résumé du récit et écarté les différentes hypothèses concernant une datation basse du récit (notamment en analysant les caractéristiques génériques et thématiques du récit), elle se prononce en faveur d'une datation haute (VI^e-VII^e siècles). Selon elle, l'absence de la moindre allusion à la reprise en main du Yémen par les Perses suggère même une date de rédaction antérieure à 570. L'argument majeur de sa démonstration repose sur la mise en évidence d'un développement fortement anti-judaïque et sur l'insistance d'une alliance des Byzantins et des Éthiopiens, alliance qui peut s'insérer seulement dans le contexte de « l'euphorie du VI^e siècle » (p. 273). Les événements de Nağrān s'insèrent également,

selon M. Debié, dans le contexte des luttes entre chalcédoniens et miaphysites, puisque le texte cherche à démontrer la supériorité des anti-chalcédoniens et rappelle la supériorité non plus politique mais théologique de l'Éthiopie miaphysite sur l'Empire byzantin chalcédonien.

- 27 La contribution de Christelle Jullien constitue un point de comparaison intéressant, car elle examine comment l'Empire perse a pu percevoir les événements de Nağrān. C. Jullien rappelle que le VI^e siècle marque un véritable tournant dans le processus hagiographique, tant en ce qui concerne la documentation, désormais plus précise, que la rédaction même des œuvres, dont les auteurs sont parfois des témoins des faits. Outre le motif traditionnel de conversion du mazdéisme au christianisme, apparaît dans l'hagiographie syro-orientale un élément plus conjoncturel, lié sans doute aux événements de Nağrān : la concurrence entre les communautés chrétiennes syro-orientale et syro-occidentale. Les textes hagiographiques deviennent le support de l'affirmation identitaire de l'une et l'autre communauté. L'héroïsation apologétique du personnage éponyme contribue à valoriser la communauté à laquelle il appartient. L'image du roi est aussi modifiée selon les besoins de la communauté. Dans tous les cas, le changement d'hégémonie en Arabie du Sud qui se produit en 570 et s'accompagne de la mise en place d'une administration sassanide n'a pas constitué une vraie rupture, sinon politique, pour les chrétiens de Nağrān.
- 28 Pour finir, la contribution de Michael Lecker s'intéresse à « Nağrān après Nağrān » et, en particulier, aux exils des chrétiens nağrānites (en Irak, en Syrie et à Bahreïn) et aux conditions de la formation d'une diaspora à l'époque des califes. M. Lecker estime qu'il y a eu une cristallisation des identités religieuses chrétiennes à la faveur des invasions arabo-musulmanes et l'élaboration d'une mémoire nostalgique de la terre natale. Des accords entre tribus ont dû être trouvés, s'accompagnant de cadeaux dans un premier temps, puis de sanctions et de clauses militaires dans un second temps, avec des expulsions de juifs et de chrétiens. Il conclut que des accords ont eu lieu entre Mohammed et les ambassadeurs chrétiens, mais il est difficile d'en connaître les tenants et les aboutissants. La conquête islamique ayant créé de nouveaux marchés, les juifs et les chrétiens veulent sans doute en prendre leur part. Des considérations économiques sont aussi à prendre en compte.

- 29 En conclusion, chaque article fournit une abondante bibliographie, mais l'ouvrage ne comporte ni index ni carte générale. Souvent denses et complexes, les développements s'adressent à un public érudit ou du moins déjà familier des questions abordées. Ces contributions ont le mérite de jeter un éclairage passionnant et stimulant sur les rivalités entre Ḥimyar et l'Éthiopie, sur les rapports entre juifs et chrétiens en Arabie du sud préislamique, sur les répercussions des querelles religieuses entre chalcédoniens et non-chalcédoniens, et sur la manière dont les Empires perse et romain interfèrent dans les affaires politiques, militaires, religieuses et économiques en mer Rouge et en Péninsule arabique à la veille de l'Islam et des conquêtes arabo-musulmanes. Ces contributions fournissent des exemples précieux de méthodologie, puisqu'elles cherchent toujours à confronter les différentes sources disponibles pour l'historien, et à mettre les données archéologiques et épigraphiques en regard avec la documentation littéraire, elle-même souvent complexe et caractérisée par des

traditions manuscrites parfois surprenantes. Le titre du volume « Regards croisés sur les sources » prend ainsi vraiment tout son sens.

AUTEURS

CLAIRE FAUCHON

ATER Histoire ancienne, Université de Lorraine